

CHAPITRE PREMIER

LE PASCAL DE SAINTE-BEUVE ET LE PASCAL D'AUJOURD'HUI

Jean MESNARD

Beaucoup sans doute accueilleront avec le sourire le titre de cet exposé. Si le Pascal de Sainte-Beuve offre peut-être quelque consistance, il semble bien imprudent de vouloir définir celui d'aujourd'hui. A en juger par la rapidité avec laquelle se succèdent les travaux qu'il inspire, son image est loin d'être fixée ; et les critiques, encore que leurs divergences soient moins accusées qu'à d'autres époques, se partagent en tendances parfois malaisément conciliables. En dépit des efforts qui s'imposent pour tenir compte de tous les points de vue, le risque est grand de ne pouvoir échapper à l'emprise de la subjectivité. Toutefois, vis-à-vis de Sainte-Beuve, nos contemporains ont la chance de se situer de façons assez comparables.

Si nul ne doute que le Pascal d'aujourd'hui garde un certain flou, il ne faut pas croire que celui de Sainte-Beuve soit d'une totale simplicité. Il suffirait, pour se convaincre du contraire, de constater combien de fois, même à ne considérer que le *Port-Royal*, le grand critique est revenu sur le sujet. Le cours de Lausanne – on ne saurait l'ignorer – a été professé pendant l'année universitaire 1837-1838, les leçons sur Pascal en janvier et février 1838¹ ; et la dernière édition revue de l'ouvrage qui en est issu date de 1867. Dans l'intervalle sont parus les travaux majeurs que le XIX^e siècle a consacrés à Pascal : ceux de Victor Cousin (1842), de Faugère (1844), de Havet (1852), travaux devant lesquels il importera de chercher à saisir la réaction de Sainte-Beuve. Le critique lui-même a beaucoup évolué depuis le temps où la rédaction de *Volupté* (1834) témoignait de son inquiétude

¹ Voir les références données à la note 10.

religieuse et de la séduction exercée sur lui par les solitaires de Port-Royal, jusqu'au glissement vers un agnosticisme tranquille qui s'affiche dans la dernière partie de son oeuvre. Si notre époque est multiple, Sainte-Beuve lui-même est complexe. Mais, comme dans notre époque, nous pourrions saisir chez lui des facteurs d'unité.

Il n'y a donc pas trop lieu de craindre que le terrain se dérobe sous nos pas. Il suffira de marquer, à l'occasion, les nuances nécessaires.

Une observation essentielle commande la démarche à suivre dans la présente enquête. Sainte-Beuve a été et reste l'un de nos intercesseurs auprès de Pascal. Il est, en quelque façon, présent dans le Pascal d'aujourd'hui. Présent par la pénétration d'une critique dont nous sommes toujours bénéficiaires. Mais présent d'abord parce que Pascal a été pour lui un homme à questionner, un homme avec lequel il a institué un dialogue à plus d'un titre exemplaire, dont notre culture peut encore se nourrir.

C'est donc d'abord ce rapport personnel de Sainte-Beuve avec Pascal, c'est l'expérience vécue qu'il conviendra d'analyser, pour passer ensuite aux deux grands aspects de l'oeuvre constituée, élaboration d'un ample portrait, mise en place de l'écrivain dans son temps.

*
**

Il est difficile, devant un auteur tel que Pascal, de rester neutre, de ne pas se prononcer pour ou contre. Les premiers éditeurs posthumes, en présentant les *Pensées*, en diffusant la *Vie de Pascal* par M^{me} Périer, avaient exalté le génie et la sainteté de leur héros. En contrepoint, la critique ne tarda pas à se manifester, portée à son comble, au XVIII^e siècle, par Voltaire, chez qui la fascination n'empêche pas un rejet radical : la passion égare parfois l'auteur de la XXV^e *Lettre Philosophique* (1734), mais il faut reconnaître qu'elle le rend clairvoyant pour saisir ce qui est l'essentiel. Toute une part du catholicisme refuse aussi le « jansénisme » des *Provinciales* : à l'époque de Sainte-Beuve, un exemple caractéristique est fourni par Joseph de Maistre. Toutefois un effort avait été accompli pour situer l'oeuvre de Pascal dans un climat de plus grande sérénité : en témoignait la première édition des *Œuvres*, celle de l'abbé Bossut, en 1779. La place accordée aux écrits scientifiques et philosophiques ; la distinction opérée, pour l'ouvrage le plus important, entre *Pensées qui se rapportent à la philosophie, à la morale et aux belles-lettres*, et *Pensées immédiatement relatives à la religion* permettaient à la fois une lecture profane et une lecture religieuse de Pascal, et autorisaient l'admira-

tion de tous. Tout au long du XIX^e siècle, la violence d'un Voltaire ne sera plus guère concevable.

Telle est la situation au moment où Sainte-Beuve commence à se documenter sur Port-Royal et où il professe le cours de Lausanne. Certes, il est d'abord historien et critique, et il emploie tout son talent à remplir cette double fonction. Pour accéder à Pascal, il dispose essentiellement de l'édition Bossut, avec le *Discours* biographique qu'elle renferme en ouverture, et, naturellement, de l'édition de Port-Royal des *Pensées*, précédée de la fameuse *Vie* par M^{me} Périer. Cette édition avait d'ailleurs été, pour les *Pensées*, la source principale de Bossut, qui, s'il avait modifié l'ordre des fragments, en avait conservé le texte, sans s'inquiéter des altérations que pouvait révéler le recours au manuscrit original, sans chercher non plus à produire d'autres inédits que le petit nombre de ceux qui avaient été publiés au cours du XVIII^e siècle. Les éditions ultérieures des *Pensées*, celle de Renouard (1803) et celle de Frantin (1835), n'apportèrent pas de nouveautés substantielles.

Pour son cours, Sainte-Beuve n'envisagea manifestement pas de prolonger ces travaux par des recherches d'ordre philologique. Il renouvela principalement la connaissance de Pascal en le situant au sein de Port-Royal : ce qui déjà ne constituait pas un mince mérite. Lorsqu'il passa du cours au livre, dont le premier tome vit le jour en 1840, aucune nouveauté n'était venue de l'extérieur. Toutefois, parallèlement, commençaient à paraître les ouvrages de l'historien allemand Hermann Reuchlin sur Port-Royal (1839-1844) et sur Pascal (1840). Sainte-Beuve y fit simplement écho en dédiant à son confrère étranger le *Livre troisième* de son ouvrage, intitulé *Pascal*, qui commençait vers la moitié du tome II, publié en 1842. A cette date, ni Victor Cousin ni Faugère n'avaient encore produit leurs découvertes. C'était au contraire chose faite en 1848, lorsque parut la suite du *Livre troisième*, au tome III. Or on peut constater qu'en 1848 comme en 1842, Sainte-Beuve cite les *Pensées* d'après l'édition de Port-Royal, pourtant disqualifiée entre-temps. Ainsi, en 1842, il rapporte à l'« opinion », comme l'édition de Port-Royal, et non à l'« imagination », comme le manuscrit original, ce que Pascal dit : qu'elle est d'autant plus fourbe qu'elle ne l'est pas toujours². En 1848, il fait précéder le fragment *Disproportion de l'homme* d'un paragraphe puisé dans l'édition, et absent du manuscrit. Il a bien vu la différence entre son texte et celui de Faugère ; mais il ne peut se résigner à

² 1^{re} éd., t. II, 1842, p. 418 ; 3^e éd., t. II, 1867 [nombreuses rééditions], p. 427.

admettre l'inauthenticité de ce paragraphe, qu'il imagine avoir pu se trouver « sur quelque petit papier disparu »³. Quant aux nombreuses pensées inédites révélées par Faugère – et comprenant, par exemple, *Le Mystère de Jésus* – il laisse entendre qu'il en possédait l'essentiel dans un petit manuscrit, dont l'éditeur avait d'ailleurs eu communication⁴. Retrouvé par Louis Lafuma, ce manuscrit, en fait, est loin de contenir toutes les pensées retranchées par Port-Royal. Fait encore plus singulier, tous ces traits reparaissent, sans modification, dans les deux états ultérieurs du *Port-Royal*, en 1860 et 1867⁵. Il arrive, certes, à Sainte-Beuve de rendre hommage à ses contemporains, mais il le fait en passant, du bout des lèvres, souvent dans des notes, et sans infléchir sa démarche.

Comment rendre compte de cette attitude ? On pourrait incriminer des défauts de caractère, une sorte de complexe de jalousie, et l'on n'aurait pas tout à fait tort. Mais le plus intéressant est ailleurs.

Sainte-Beuve est rebelle à l'érudition. Certes le *Port-Royal* repose sur une documentation impressionnante. Mais elle ne comporte pas de document brut. Elle inclut en premier lieu, outre les œuvres proprement littéraires, des récits historiques déjà élaborés, comme les fidèles du monastère en ont composé un grand nombre : ainsi, pour Pascal, la *Vie* par M^{me} Périer, le célèbre *Mémoire* du *Recueil d'Utrecht* (1740), le *Discours* de Bossut en tête de son édition (1779). Le critique consulte fréquemment des manuscrits, mais ce sont ceux qui renferment des mémoires ou des lettres, en somme des écrits qui font accéder directement à l'humain. Il n'a généralement que dédain pour les problèmes d'édition critique, et, plus encore, pour la recherche d'archives. Or c'est sur ces deux terrains que la connaissance de Pascal a le plus progressé depuis son temps. Par sa nature d'esprit et ses préférences de critique, il ne pouvait guère assimiler les premières manifestations de ce renouveau.

Entrons davantage dans son intimité. On a remarqué le long intervalle de temps qui sépare la publication du tome II (1842) et celle du tome III (1848), c'est-à-dire les deux grands morceaux du *Livre troisième* consacré à Pascal. La raison de ce retard est fournie par une « préface explicative » datée du 15 mai 1846 et placée en tête du tome

³ 1^{re} éd., t. III, 1848, p. 342, n. 1 ; 3^e éd., t. III, 1867, p. 424-425, n. 1.

⁴ *Ibid.*, p. 23, n. 2 ; et p. 88, n. 1.

⁵ Il suffit de se reporter à la dernière. On trouvera les renvois aux notes précédentes.

III⁶. Texte plus obscur qu'il ne paraît d'abord et qu'il faut interpréter. Il est clair que l'interruption a été d'abord provoquée par le *Rapport* fracassant de Victor Cousin sur la nécessité d'une nouvelle édition des *Pensées* (1842) ; puis prolongée par la publication de l'édition Faugère (1844) et de quelques pièces inédites, notamment le *Discours sur les passions de l'amour*. Craignant de se voir dépassé, Sainte-Beuve est resté longtemps dans l'expectative. Il a fini par conclure, comme il ressort de ce qui a déjà été dit, que rien d'essentiellement nouveau n'avait été apporté. Pour employer ses images, il s'était arrêté « devant le torrent », et avait attendu « qu'il fût dégonflé » pour reprendre sa marche « du même pas que devant » : en somme, sans rien changer substantiellement à son propos. Attitude à certains égards affectée et qui ne saurait dissimuler le dépit qu'il éprouve à ne plus posséder l'exclusivité de son sujet, à se trouver plongé dans la foule, lui qui cherchait une retraite privilégiée, dans un demi-silence conforme à l'esprit de Port-Royal. « Cette publicité bruyante », avoue-t-il, n'est pas sans lui inspirer « un certain dégoût ». Il lui a fallu retrouver une sorte d'équilibre avant de pouvoir se remettre à son « cher et intime sujet », un sujet qui, en devenant trop public, et pour d'autres raisons sans doute, lui paraît un peu moins sien.

S'il se montre si possessif, à l'égard de ce sujet, c'est parce qu'il s'y était engagé, non seulement comme critique, mais comme homme. Devant Pascal, il est en quête d'une vérité du passé, mais surtout de sa propre vérité. C'est à une démarche existentielle, et d'autant plus attachante, que nous assistons.

Comment Sainte-Beuve introduit-il Pascal ? Une réflexion très personnelle insérée dans l'édition et datée de la fin août 1857 nous servira de guide : « Jeune, inquiet, malade, amoureux et curieux des fleurs les plus cachées, je voulais surtout à l'origine, en pénétrant le mystère de ces âmes pieuses, de ces existences intérieures, y recueillir la poésie intime et profonde qui s'en exhalait. »⁷ C'est donc d'abord en poète que le critique abordait Port-Royal. Aussi bien, le *Discours préliminaire*, prononcé au début du cours de Lausanne, s'attache-t-il, entre autres perspectives, à définir « poétiquement »⁸ le sujet. Repre-

⁶ 1^{re} éd., p. I-VI ; 3^e éd., p. 1-4. Dans cette dernière édition, p. 1, n. 1, Sainte-Beuve fait justement remarquer qu'à partir de 1867, la coupure entre le t. II et le t. III a été un peu avancée. Le t. III de la 1^{re} éd. commençait au ch. VIII, celui de la 3^e s'ouvre par le ch. VI. C'est donc avec le ch. VIII que Sainte-Beuve se met à considérer son sujet sous un jour un peu différent.

⁷ Ce texte n'apparaît qu'à partir de la 3^e éd., t. VI, 1867, p. 243.

⁸ 1^{re} éd., t. I, 1840, p. 25 ; 3^e éd. t. I, 1867, p. 24.

nous toutefois le texte de la précieuse confiance : « Mais à peine avais-je fait quelques pas que cette poésie s'est évanouie ou a fait place à des aspects plus sévères : la religion seule s'est montrée dans sa rigueur, et le christianisme dans sa nudité. »⁹ Il y a tout lieu de transposer au cas particulier de Pascal ce qui a été dit ainsi en général..

Plaçons-nous au moment du cours de Lausanne, comme nous pouvons en juger grâce à la remarquable édition procurée par Jean Pommier. De la partie relative à Pascal n'ont été conservés que quelques fragments, appartenant à la 29^e leçon (19 janvier 1638), à la 32^e (26 janvier), à la 34^e (31 janvier) et à la 42^e (19 février). Avant la 29^e leçon, nous avons la 26^e (12 janvier) ; après la 42^e, la 50^e (12 mars)¹⁰. Montaigne est le grand sujet traité dans les trois premiers fragments conservés, c'est-à-dire dans les trois quarts de ce qui nous reste. Pascal entre donc en scène au moment de l'*Entretien avec M. de Sacy sur Epictète et Montaigne*, c'est-à-dire, selon la date traditionnelle, au lendemain de la grande conversion de 1654, et, plus précisément, en janvier 1655. Il en sera de même dans le texte définitif. Il y a donc tout lieu de croire que Sacy était l'introducteur initial de Pascal. Or Sacy avait cultivé la poésie. Et la 26^e leçon avait été consacrée aux poésies religieuses de La Fontaine et au personnage d'Arnauld d'Andilly, l'un des poètes de Port-Royal. De plus, nous pouvons assurer qu'à propos de Montaigne, Sainte-Beuve avait beaucoup insisté, à Lausanne, sur son lyrisme¹¹. C'est donc dans un climat de poésie que Pascal se présentait, un climat dans lequel entraît aussi Montaigne, avant de jouer plus pleinement le rôle de l'anti-Pascal.

Pour compléter et confirmer ces vues, il n'est que de se reporter aux précieuses notes prises au moment du cours par Charlotte Secrétan. Voici comment débute la partie consacrée à notre auteur : « *Pascal* grande et forte tête, si bien doué à tant d'égards, manquait cependant du sens de la poésie, étant ainsi dans le même cas que toute une classe d'hommes, tels que Montesquieu, etc. Le seul côté par lequel il touchait à la poésie est dans le dramatique de ses caractères qui sont de véritables personnages, la grandeur et le mouvement de

⁹ 3^e éd., t. VI, p. 243.

¹⁰ SAINTE-BEUVE, *Port-Royal, Le Cours de Lausanne (1837-1838)*, éd. Jean POMMIER, Paris, Droz, 1937, p. 37-94 (du 12 janvier au 12 mars) ; 55-87 (du 19 janvier au 19 février).

¹¹ *Ibid.*, p. 72 (commentaire de Jean Pommier).

l'action, tandis que Montaigne au contraire n'est poète que par la verve de son imagination et la brillante fécondité de ses images »¹².

Passons maintenant au début du *livre troisième*, dans le tome II du *Port-Royal*, publié en 1842, et dont le texte se conservera par la suite¹³. Sacy est toujours l'introducteur de Pascal, mais il n'est plus question de poésie. Dans les chapitres précédents ont été brièvement évoquées les œuvres poétiques d'Arnauld d'Andilly, et celles de Sacy lui-même ; mais La Fontaine est à peine mentionné, réservé pour la suite, par un plus grand souci de la chronologie. Au fond, la poésie se concentre désormais dans l'art de Sainte-Beuve, qui fait entrer Pascal *in medias res*, au moment de l'entretien avec M. de Sacy sur Epictète et Montaigne, ce qui entraînera l'obligation d'un récit rétrospectif pour retracer le début de la biographie. Mais Pascal est immédiatement campé en philosophe, aux prises avec cet autre philosophe qu'est Montaigne – Epictète ne paraît que brièvement – sous le regard de M. de Sacy, situé au-delà de toute philosophie, et simple modèle du chrétien selon Port-Royal. Autrement dit, c'est un choix de vie qui est en jeu, un choix sur lequel Sainte-Beuve veut encore s'interroger.

A vrai dire, lorsque l'auteur des *Consolations* entend découvrir en Port-Royal une poésie cachée, cette attitude est-elle bien religieuse ? Elle atteste déjà un certain détachement du religieux proprement dit. Du moins exprime-t-elle une sympathie et laisse-t-elle le choix ouvert. Cette sympathie demeure lorsque, en 1842, la philosophie est passée au premier plan. Dans l'affrontement qui s'institue entre Montaigne et Pascal, il tient à tenir la balance égale, même s'il ne peut cacher son penchant pour Montaigne. Mais c'est un penchant qu'il prête aussi à Pascal : « Il m'a toujours semblé que la forme sous laquelle le démon de l'incrédulité a dû le plus tenter Pascal, c'a été celle de Montaigne : et en effet ce diable-là pour lui devait être bien tentant »¹⁴. Sainte-Beuve se projette manifestement ici sur Pascal. Mais il se laisse aller volontiers à la tentation. D'où cet autre aveu : « Il y a du Montaigne en chacun de nous. Tout goût, toute humeur et passion, toute diversion, amusement et fantaisie, où le christianisme n'a aucune part et où il est comme non avenu, où il est, non pas nié, non pas insulté, mais ignoré par une sorte d'oubli facile et qui veut se croire innocent,

¹² « Cahier de Notes prises au cours de Sainte-Beuve par Mlle Ch.-E. Secrétan », *Hommage à Sainte-Beuve*, Lausanne, Impr. centrale, 1938, p. 72. Ces vues seront reprises dans le livre, mais à une autre place : voir 1^{re} éd., t. III, p. 48-49 ; 3^e éd., t. III, p. 112-114.

¹³ 1^{re} éd., t. II, p. 369 ; 3^e éd., t. II, p. 379.

¹⁴ *Ibid.*, p. 377 ; et p. 386-387.

tout état pareil en nous, qu'est-ce autre chose que du Montaigne ? »¹⁵. Car, selon la formule qui résume tout, « Montaigne, c'est tout simplement la nature [...] ; la nature au complet sans la grâce »¹⁶. Une nature qui n'a pas encore tout à fait gagné la partie. Après avoir imaginé un « convoi idéal » de Montaigne, escorté, à travers le temps, de tous ses disciples, Sainte-Beuve revient aux funérailles austères et poignantes de M. de Sacy, qu'il a déjà rapportées avant d'aborder Pascal, et, instituant un nouveau parallèle, entre l'auteur des *Essais* et le solitaire de Port-Royal, il pose la question : « S'il y a une vérité, si tout n'est pas vain (auquel cas la vie de M. de Sacy en vaudrait bien encore une autre), s'il y a une morale – j'entends une morale absolue, – et si la vie aboutit, lequel de ces deux hommes a le plus fait, et le plus sûrement ensemencé son sillon sur la terre ? A l'heure où tout se juge, lequel sera trouvé moins léger ? »¹⁷.

On voit que, dans ces pages où il a mis beaucoup de lui-même, Sainte-Beuve n'adopte pas une position tout à fait tranchée. Rencontrant Pascal, il songe aussitôt à Montaigne, vers lequel l'entraîne son penchant le plus fort. Mais, contrairement à ce qu'on a écrit¹⁸, ce n'est pas alors qu'il prend ses distances par rapport à Port-Royal. C'est dans le long espace qui sépare la publication du tome II de celle du tome III ; c'est lors de cette crise complexe dont témoigne la « préface explicative » du 15 mai 1846. Aux aspects déjà dégagés, qui montrent surtout l'action des circonstances extérieures, il faut ajouter, s'y mêlant inextricablement, une évolution morale, un progrès décisif vers l'incroyance, qui détruit le charme premier, qui crée une distance entre l'auteur et son sujet. Il y revient, dit-il, « légèrement mortifié, ne souhaitant plus qu'une chose, achever dignement de le traiter, en étant de plus en plus vrai, sincère, indépendant, – indépendant même du sentiment profond qu'il m'inspire »¹⁹. Ce « sentiment profond », il l'a nommé un peu plus haut, en atténuant la portée du mot autant qu'il l'a pu, c'est « un certain dégoût ».

Dans le livre, l'étude de Pascal est ainsi traversée en son milieu par ce changement d'état d'esprit. Certes, le sens de la « dignité », le souci d'être « vrai », le respect de l'unité de ton amortissent les effets de cet inflexionnement. Ils n'en sont pas moins sensibles à bien des traits : le grand nombre des chapitres consacrés aux *Provinciales*, l'interpréta-

¹⁵ *Ibid.*, p. 402-403 ; et p. 412.

¹⁶ *Ibid.*, p. 399 ; et p. 409.

¹⁷ *Ibid.*, p. 446 ; et p. 453.

¹⁸ Victor GIRAUD, *Le Port-Royal de Sainte-Beuve*, Paris, Mellottée, s.d., p. 54-55.

¹⁹ 1^{re} éd., t. III, p. VI ; 3^e éd., t. III, p. 4.

tion de leur morale comme celle des « honnêtes gens », le fait qu'elles conduisent à Molière et à *Tartuffe*, un Molière qui devient une autre incarnation de la nature, plus totalement étrangère au christianisme que Montaigne²⁰ ; les allusions fréquentes à la présence du libertinage au XVII^e siècle²¹ ; l'adhésion, mesurée, mais incontestable, à la critique de Voltaire contre les *Pensées*²², et, sur cet ouvrage, ce jugement où le dépit de l'historien devant les succès de ses concurrents se conjugue avec la perte, désormais certaine, de la foi : « Le livre évidemment, dans son état de décomposition, et percé à jour comme il est, ne saurait plus avoir aucun effet d'édification sur le public. Comme œuvre apologétique, on peut dire qu'il a fait son temps. »²³. Curieuse incompréhension : l'authenticité retrouvée devient la ruine de l'œuvre. Un peu égaré par ses partis pris, Sainte-Beuve ne perçoit pas ce à quoi nous sommes aujourd'hui très sensibles : les ressources de l'écriture fragmentaire, l'union étroite, chez Pascal, du philosophe et du chrétien.

Ainsi, en 1848, Sainte-Beuve en était parvenu au point qu'il décrira dans l'admirable texte d'août 1857, s'adressant aux hommes de Port-Royal, donc, en particulier, à Pascal : « [...] J'ai été votre biographe, je n'ose dire votre peintre ; hors de là je ne suis point à vous. [...] J'ai eu beau faire, je n'ai été et je ne suis qu'un investigateur, un observateur sincère, attentif et scrupuleux. Et même, à mesure que j'ai avancé, le charme s'en étant allé, je n'ai plus voulu être autre chose. Il m'a semblé qu'à défaut de la flamme poétique qui colore, mais qui leurre, il n'y avait point d'emploi plus légitime et plus honorable de l'esprit que de voir les choses et les hommes comme ils sont [...] »²⁴.

Il est glorieux à Pascal d'avoir été au centre de ce drame personnel qui est devenu inséparable de son histoire. Aux face à face Montaigne/Pascal et Pascal/Voltaire, il faut ajouter, moins connu, moins soigneusement analysé, plus complexe, le face à face Pascal/Sainte-Beuve. Ce caractère personnel et engagé de l'étude produit quelques gauchissements, mais elle aiguise aussi la lucidité de l'interprète et le talent du peintre.

²⁰ *Ibid.*, p. 198 ; et p. 272.

²¹ *Ibid.*, p. 229-234 ; et p. 302-308.

²² *Ibid.*, p. 322 ; et p. 399.

²³ *Ibid.*, p. 333 ; et p. 415.

²⁴ 3^e éd. t. VI, p. 244, 245.

Le propre de la critique de Sainte-Beuve est d'être œuvre d'humanité, œuvre de moraliste. Pour lui, l'écrivain et l'homme sont intimement liés : l'étude de l'un enferme l'étude de l'autre ; et même le génie de l'écrivain est en dernier ressort le génie de l'homme. A ce dernier la biographie n'introduit pas moins que l'œuvre même, qui vient naturellement s'insérer dans la biographie.

Cette méthode a gouverné la critique pendant plus d'un siècle ; elle a inspiré la plupart des travaux universitaires. Elle n'en a pas moins été vivement contestée, notamment, de la manière la plus radicale, dans le *Contre Sainte-Beuve* de Marcel Proust, puis par la « nouvelle critique ». Au principe de ce refus, la distinction établie entre le *moi* de l'écrivain et le *moi* de l'homme, et le désir d'atteindre, dans la profondeur de l'œuvre, ce qui échappe à l'événementiel de la vie et à la conscience de l'individu : des structures psychiques, sociales, logiques, linguistiques, esthétiques. Si cette forme de critique l'avait emporté d'une manière décisive sur l'ancienne, le *Port-Royal* de Sainte-Beuve serait démodé et l'approche de Pascal totalement à reprendre. En fait, aujourd'hui, à bien des égards, le nouveau est plus démodé que l'ancien ; ce qui en subsiste, qui n'est nullement négligeable, s'accorde aisément avec des acquis dont l'accroissement a été surtout rendu possible par le perfectionnement des méthodes éprouvées.

Ces remarques s'appliquent en particulier au cas de Pascal. Chez lui, l'œuvre et la vie s'imbriquent étroitement. Beaucoup des sources qui nous le font connaître sont d'ordre biographique : leur nombre a augmenté depuis l'époque de Sainte-Beuve, mais la situation reste substantiellement la même. Ses œuvres s'insèrent dans le temps avec une véritable nécessité : *Les Provinciales*, parce qu'elles sont écrites en circonstance, les *Pensées*, par l'histoire, indispensable à leur intelligence, de leur composition, de leur transmission et de leur publication. Il est dans la logique de la méthode de Sainte-Beuve que de concevoir la tâche du critique comme celle de l'élaboration d'un « portrait », terme qui entre dans le titre de plusieurs de ses ouvrages et qui s'applique fort bien à son étude de Pascal. L'expérience prouve que le critique d'aujourd'hui, lorsqu'il veut se livrer à une présentation d'ensemble, ne peut guère se dispenser de faire de même. En quoi le portrait réalisé se distinguera-t-il de celui de son prédécesseur ?

Deux perspectives peuvent être prises sur un tel portrait. Il se déroule dans le temps : il comporte donc tout un aspect narratif. Il

donne lieu à des analyses et à des prises de position : l'interprétation y joue un rôle capital. Mesurons de part et d'autre la distance qui sépare le portrait tracé par Sainte-Beuve de celui que nous tracerions aujourd'hui.

Sur le premier point, on ne peut d'abord qu'apprécier, sans avoir à l'imiter, l'art souple et subtil avec lequel est conduite la narration. On sait qu'elle s'ouvre par la grande scène de l'entretien avec M. de Sacy, qui situe parfaitement la partie dans le tout, Pascal dans Port-Royal, et place le sujet sous le signe essentiel de la conversion ; qu'elle procède ensuite à un retour en arrière, pour suivre désormais un ordre chronologique. *Les Provinciales* s'insèrent à leur place dans la trame de cette histoire, avec, toutefois, réunion des premières et des dernières, que leur sujet théologique oblige à distinguer des autres, à sujet moral. De leur côté, les *Pensées* sont considérées au-delà de la mort de leur auteur, au temps de leur publication. La linéarité du récit est sans cesse brisée par des excursions sur des voies adjacentes, vers Montaigne, vers Molière, vers Voltaire et vers beaucoup d'autres, contemporains ou d'époques différentes, appelés à investir l'image de Pascal comme autant d'harmoniques ou de dissonances : à l'art du peintre se joint celui du musicien. De plus, des pauses sont pratiquées pour faire place au commentaire ou à l'interprétation. Sa qualité artistique contribue d'une manière essentielle à rendre ce portrait toujours vivant et actuel.

Le détail des faits est appuyé sur les sources, généralement très solides, qui proviennent de la famille Pascal et de Port-Royal. C'est sur l'agencement de ces sources entre elles et sur le commentaire qui leur est appliqué qu'il nous appartient de formuler un jugement valable aujourd'hui.

Prenons un exemple : celui des conversions de Pascal. C'est à Sainte-Beuve que remonte l'habitude d'en distinguer nettement une première, en 1646 à Rouen, et une seconde, en 1654 à Paris. Distinction heureuse, dans l'ensemble, d'autant plus qu'elle n'exclut pas – sans la mettre toutefois suffisamment en évidence – que la conversion est un acte à poursuivre sans cesse, et qui se vit dans le quotidien religieux. A propos de la première, il insiste avec raison, comme on l'a toujours fait après lui, sur l'importance qu'aurait eue la lecture du *Discours sur la réformation de l'homme intérieur* de Jansénius, traduit par Arnauld d'Andilly. On devrait ajouter, maintenant que l'étendue des lectures de Pascal apparaît mieux, celle, au moins partielle, de l'*Augustinus*, sans oublier celle, directe, de saint Augustin. Pour la seconde, l'auteur du *Port-Royal* est fâcheusement

tributaire de l'abbé Bossut – comme le seront beaucoup d'autres – en ce qu'il établit un lien entre le mystérieux accident du pont de Neuilly et l'extase consignée dans l'écrit qu'on n'appelait pas encore le *Mémorial* – le terme sera heureusement introduit par Brunchvicg, ou plutôt par son collaborateur Félix Gazier. Du moins, tout en assignant cette origine à cet écrit, sur lequel il passe assez rapidement, en donne-t-il un excellent commentaire. Il se garde bien de parler de « vision », et ne voit là, « sous des termes elliptiques et métaphoriques, qu'un ravissement d'esprit au sein de la prière, un de ces états de clarté et de certitude céleste, comme il est donné aux chrétiens sous la grâce d'en ressentir »²⁵. En revanche, c'est de lui-même que Sainte-Beuve, suivant un récit, aujourd'hui très contesté, de Marguerite Périer, rattache la conversion décisive de Pascal à l'effet d'un sermon prononcé par Singlin le jour de la Conception de la Vierge (8 décembre)²⁶. Mais il a fort bien compris que le témoignage fondamental sur cette conversion était constitué par les lettres adressées par Jacqueline Pascal, alors religieuse à Port-Royal de Paris et confidente de son frère, à sa sœur Gilberte, qui demeurait alors à Clermont. Il n'oublie pas que le séjour à Port-Royal des Champs qui a suivi la conversion et donné lieu à l'entretien avec M. de Sacy a été bref et suivi d'un retour à Paris : peut-être quand même n'insiste-t-il pas assez sur le fait de cette résidence dans la capitale, laissant ainsi courir la légende du solitaire de Port-Royal. En définitive, sur les conversions de Pascal, Sainte-Beuve a été le premier à proposer des analyses approfondies, qui appellent aujourd'hui retouches et compléments, mais sans que la ligne directrice doive être modifiée.

On pourrait commenter de la même manière le récit, très développé, de la campagne des *Provinciales*. L'historien de Port-Royal bénéficiait sur ce point d'une compétence exceptionnelle et d'une documentation variée : il a compris, par exemple, l'importance, non seulement du *Journal* de Saint-Gilles, inédit jusqu'en 1936, mais des *Mémoires* manuscrits de Beaubrun et des pièces qui les accompagnent, dont l'indispensable édition est seulement aujourd'hui à la veille de paraître. Lorsqu'il se trompe, c'est sur de menus détails, sur lesquels souvent il a été unanimement suivi, la vérité n'ayant été rétablie qu'à une époque toute récente. Il fait trop fond sur une version apocryphe d'un *Journal* attribué à Pontchâteau et sur une

²⁵ 1^{re} éd., t. II, p. 493 ; 3^e éd., t. II, p. 502.

²⁶ *Ibid.*, p. 494 ; et p. 503-504

anecdote de Marguerite Périer relative aux origines des *Provinciales*²⁷. Il est faux que les rapports entre Pascal et Arnauld au cours desquels fut décidée l'entrée en campagne aient eu lieu à Port-Royal des Champs ; ce fut en réalité à Paris, dans des cachettes soigneusement tenues secrètes. Il est faux que Pascal ait été sollicité uniquement parce qu'il était réputé bon écrivain ; ce fut d'abord parce qu'il possédait une véritable compétence théologique. Mais pour parvenir à ces résultats, il fallait une minutie dont notre critique ne faisait pas grand cas.

Aussi bien peut-on lui reprocher, en général, de ne pas tenir assez grand compte des aspects les plus concrets de l'existence de Pascal : il passe rapidement sur ses activités scientifiques ; il ne fait qu'une rapide allusion aux carrosses à cinq sols, sur lesquels Monmerqué venait pourtant d'attirer l'attention. Sans doute ces points n'étaient-ils pas de première importance, dans un livre ayant Port-Royal pour centre. Mais une autre raison, déjà entrevue, doit être invoquée : Sainte-Beuve ne goûte pas ce qu'il appelle les « curiosités », les anecdotes dépourvues, pense-t-il, de signification morale, les pures précisions de fait, la trop grande rigueur dans la datation, en somme tout ce qui pourrait passer pour érudition pédante. Nous sommes convaincus aujourd'hui que rien de ce qui concerne Pascal n'est négligeable, et que les petites vérités peuvent servir à fonder les grandes. Du moins faut-il savoir distinguer l'essentiel de l'accessoire : le *Port-Royal* reprend alors toute sa vertu.

L'art de prendre du recul par rapport au détail est l'un des traits du génie de Sainte-Beuve. Aussi brille-t-il dans l'interprétation, qui suppose maîtrise des ensembles, justesse d'esprit, finesse psychologique. Il faut que la passion l'égaré pour que sa lucidité soit en défaut.

Ce sont d'abord quelques aspects de la personnalité de Pascal qui requièrent interprétation. Les philosophes du XVIII^e siècle avaient monté en épingle la maladie de Pascal et parfois cherché à rendre compte par elle de son expérience religieuse. Ils avaient notamment exploité en ce sens la fameuse anecdote de l'abîme qu'il voyait s'ouvrir à son côté gauche, en faisant une conséquence de l'accident du pont de Neuilly et une cause de la « vision » du *Mémorial*. Sainte-Beuve, qui, ne l'oublions pas, était médecin, est revenu plusieurs fois sur ce sujet, proposant toujours des réflexions très sensées : « Pascal, comme

²⁷ 1^{re} éd., t. II, p. 536-538 ; 3^e éd., t. III, p. 43-44. Pour la critique, voir notre édition de Pascal, *Œuvres complètes*, t. I, Paris, DDB, 1964, p. 483-484, 1126 ; et t. III, 1991, p. 447-448

tous les hommes célèbres qui parlent à l'imagination, a eu sa légende. [...] La conversion définitive du grand géomètre partit effectivement d'une âme touchée, non point d'un cerveau ébranlé »²⁸. Et ailleurs : « Si malade des nerfs qu'on le voie en effet, Pascal demeura jusqu'à la fin dans l'intégrité de sa conscience morale et de son entendement. Le reste nous échappe. Ceux qui se montrent si prompts à crier à la folie de l'homme n'ont pas assez réfléchi, au préalable, à ce que ce que c'est que la folie de la Croix »²⁹.

Très proches de ces analyses, d'autres, non moins justes, sur ce qu'on peut appeler la sainteté de Pascal. Il parle d'un « chapitre à écrire » sur ce sujet, et pose le problème, avec une rare ampleur de vues, dépassant les religions particulières³⁰. Nul n'a représenté Pascal mourant avec plus de tact et d'émotion que lui. Sans doute a-t-il tort de mettre l'accent sur ce qu'il appelle « complaisance à la douleur ». Mais il dit surtout, avec une sympathie d'autant plus étonnante qu'il avait alors perdu la foi et le reconnaît : « Ainsi mourut, dans un ravissement de joie, celui qu'on se figure plein de tristesse. [...] On s'étonne de rencontrer, sous une forme si austère, des délices que les hommes cherchent ailleurs et qui passent. Lui, il trouva les siennes dans Jésus-Christ. [...] Lorsqu'à la nouvelle de l'Ami qui s'approche, il se soulève de son lit d'agonie et voudrait recevoir le bien-venu à genoux, pour quiconque n'a pas la foi, mais un cœur, il fait quelque chose de vrai, quelque chose dont la source est dans les entrailles de l'homme ; il expire dans un sentiment d'amour et de plénitude, comme tout être humain, qui aspire à l'immortalité de la vie, doit désirer de mourir »³¹.

Il est moins bien inspiré lorsqu'il traite du miracle de la Sainte Epine, cette guérison, par l'attouchement de la relique, d'une fistule lacrymale dont souffrait le petite Marguerite Périer ; épisode qu'il aborde au début de ce tome III, c'est-à-dire une fois accompli un pas décisif vers l'incroyance. Le rationaliste et le positiviste se découvre alors à plein. En dépit d'un effort de compréhension, le sens du mystère fait défaut. D'où le jugement brutal : « Les Jansénistes y voyaient le triomphe de leur cause : j'y vois surtout l'humiliation de l'esprit humain »³². D'où les commentaires un peu simplistes de celui qui, revendiquant expressément sa qualité de médecin, explique le

²⁸ 1^{re} éd., t. II, p. 493 ; 3^e éd., t. II, p. 503.

²⁹ 1^{re} éd., t. III, p. 289 ; 3^e éd., t. III, p. 364-365.

³⁰ *Ibid.*, p. 268-268 ; et p. 338-343.

³¹ *Ibid.*, p. 292 ; et p. 368-369.

³² *Ibid.*, p. 109 ; et p. 177.

prétendu miracle par l'effet de la pression du reliquaire sur l'œil malade³³. La portée considérable du miracle sur le cœur et l'esprit de Pascal apparaît alors peu compréhensible.

Pour juger de l'interprétation des œuvres, il faudrait entrer dans des développements beaucoup plus complexes. Les éditions et les commentaires se sont tellement multipliés depuis l'époque de Sainte-Beuve qu'il faudrait marquer une infinité de nuances. Ce qu'il faut retenir, dans tous les cas, c'est le fond très solide de la documentation. On l'a déjà vu à propos des *Provinciales* : aux sources inédites déjà citées il faudrait ajouter les *Mémoires*, non encore publiés, d'Hermant. Pour les *Pensées*, c'est Sainte-Beuve qui découvrit le véritable auteur de la *Préface* de l'édition de Port-Royal, à savoir Etienne Périer, et qui en tira les conséquences. Il faudrait ensuite faire état d'erreurs d'orientation. On a vu, au sujet des *Pensées*, l'incompréhension manifestée à propos des éditions nouvelles. Sur la distinction du droit et du fait dans les cinq propositions, l'affirmation que Pascal aurait complètement changé de point de vue entre *Les Provinciales* et le différend avec Arnauld et Nicole sur la signature du formulaire ne tient pas compte du fait que c'est d'abord la situation qui avait changé³⁴. Mais ce dont il faut indiscutablement créditer Sainte-Beuve, c'est, en toutes sortes d'occasions, des intuitions dont la finesse et la profondeur n'ont jamais été égalées, qui ont mis longtemps à s'imposer ou qui ont rarement été reprises autant qu'elles auraient dû l'être. On a déjà vu avec quelle justesse, en quelques lignes, le sens du *Mémorial* avait été dégagé. Sur le style de l'auteur des *Provinciales*, quelle pénétration fallait-il pour émettre ce jugement, qui, se donnant un faux air de critique, dit la vérité d'un art : « Il combine l'éloquence, la finesse, l'enjouement ; on parle à tout moment de Platon et de dialogue socratique à son sujet : la grâce pourtant, cette muse des Grecs, il l'a peu ! »³⁵. Dans les *Pensées*, considérées comme *Apologie de la religion chrétienne*, est clairement perçu, d'après surtout Filleau de La Chaise, le fait qu'il s'agit moins d'une argumentation en forme que d'un itinéraire à suivre par le lecteur³⁶. Encore une idée dont toute la portée n'a pas encore été saisie.

Dans cette enquête sur le portrait de Pascal, nous avons volontairement exclu, pour ne pas accroître démesurément la matière, les retouches et additions apportées au texte initial par les éditions

³³ *Ibid.*, p. 109-112 ; et p. 178-179.

³⁴ *Ibid.*, p. 18-20 ; et p. 82-84.

³⁵ *Ibid.*, p. 56 et p. 121.

³⁶ *Ibid.*, p. 336-380 ; et p. 418-456.

ultérieures, celle de 1860 et surtout celle de 1867, essentiellement dans les notes et les appendices. On y trouverait des signes de l'agnosticisme croissant de Sainte-Beuve et d'un détachement de plus en plus accusé vis-à-vis d'un sujet qui lui demeurerait pourtant cher. Mais on remarquerait encore davantage une sorte d'acharnement à gagner en précision, à apporter des nouveautés, et aussi à croiser le fer avec ceux qui s'en étaient pris à son livre, notamment à ceux qui croyaient défendre le catholicisme en calomniant Port-Royal : l'un des plus visés, peut-être parce qu'il était le plus savant, fut l'annotateur des *Mémoires* de Rapin, publiés en 1865, le jésuite Le Lasseur. Sur ce point de l'hostilité aux jésuites, Sainte-Beuve demeure irréductiblement fidèle à Port-Royal et à Pascal.

*
**

Pour connaître Pascal, il ne suffit pas de l'aborder isolément. Il faut encore le situer dans son univers intellectuel, littéraire, moral, religieux. Sainte-Beuve a pleinement ce sens d'une totalité à explorer. Il a situé Pascal au sein de Port-Royal, l'insérant ainsi dans son univers le plus proche, le plus intime : il continuait ainsi, tout en allant beaucoup plus loin dans l'analyse et en mettant mieux en valeur son héros, la méthode des historiens compilateurs de Port-Royal au XVIII^e siècle, un Besoigne, un Clémencet. Mais il a aussi, avec plus de liberté, en suivant davantage son goût et sa fantaisie et en se plaçant surtout sur le terrain littéraire, procuré à Pascal un entourage idéal, formé de prédécesseurs, de contemporains, de successeurs, tantôt proches par l'esprit, tantôt, plus souvent, opposés, qui, tous ensemble, composent, avec consonances et dissonances, une sorte de symphonie pascalienne. Est-ce à dire que ce jeu subtil, véritable exercice de vie intérieure pour Sainte-Beuve, ne laisse pas échapper quelques éléments importants de l'univers à reconstituer ? On pouvait hésiter sur la réponse au temps du *Port-Royal*. Mais aujourd'hui, des pans entiers de réalité sont venus s'ajouter à ceux qui étaient autrefois connus ; et la nécessité de leur faire la place qui leur manquait s'impose avec évidence.

De Port-Royal, d'abord, Sainte-Beuve avait surtout retenu les aspects moraux, humains, spirituels tout au plus. Il n'ignorait certes pas qu'il avait d'abord affaire à une école théologique ; mais la théologie le rebutait, surtout sous la forme sévère qu'elle prenait chez les auteurs dits jansénistes. Il restait donc à comprendre de l'intérieur cette théologie, à la reconstruire en termes accessibles à l'esprit

moderne, à montrer quelles exigences elle entendait satisfaire et comment elle pouvait informer la vie. Pratiquement, on doit compléter aujourd'hui le travail de Sainte-Beuve par la série d'ouvrages de Jean Laporte sur *La doctrine de Port-Royal*³⁷.

Sur le plan proprement historique, d'une histoire ouverte à toutes les réalités de la vie matérielle, intellectuelle et morale, le monastère et le monde qui l'entoure ont acquis une complexité et un relief tout nouveaux grâce aux recherches incomparables de Jean Orcibal sur *Les origines du jansénisme*³⁸. Les personnalités et les groupes qui s'y côtoient apparaissent désormais dans toute leur diversité, ainsi que le jeu des tensions qui les séparent, en dépit d'une relative unité d'ensemble : il y a les anciens et les modernes, les spirituels et les philosophes, les augustinien purs, les thomistes et les cartésiens, les solitaires et ceux qui demeurent près du monde. Inutile de dire que Pascal est désormais à situer en fonction de ces catégories et d'autres semblables.

Avant Jean Laporte et Jean Orcibal, l'horizon religieux du XVII^e siècle avait été prodigieusement élargi par la monumentale *Histoire littéraire du sentiment religieux en France* de l'abbé Henri Bremond³⁹. Ouvrage moins rigoureux que les précédents et qui, s'il s'inspire de la méthode souple et très personnelle de Sainte-Beuve, ne manifeste pas la même intuition ni la même sûreté de jugement, mais qui explore avec un constant succès un continent presque totalement inconnu, celui de la littérature spirituelle française du XVII^e siècle, avec une attention spéciale à des terres sur lesquelles Sainte-Beuve répugnait encore plus à s'aventurer que sur celles de la théologie, celles de la mystique. Encore très circonspect lorsqu'il parle du « jansénisme », Bremond n'a pas moins contribué à en faire ressortir les aspects spirituels, parfois mystiques, parfois anti-mystiques, très proches de ceux que l'on peut observer, d'un côté dans l'école française, de l'autre chez un Bossuet. Encore que Sainte-Beuve eût commencé à le faire, il fallait aller beaucoup plus loin que lui pour situer, non seulement Pascal dans Port-Royal, mais Port-Royal et Pascal dans la diversité des courants religieux du temps, en reconnaissant comme

³⁷ *Saint-Cyran, et Les Vérités de la grâce [d'après Arnauld]*, Paris, PUF, 1923 ; *La Morale [d'après Arnauld]*, Paris, Vrin, 1951-1952, 2 vol.

³⁸ t. I, *Correspondance de Jansénius*, Louvain-Paris, Duculot-Vrin, 1947 ; t. II et III, *Jean Duvergier de Hauranne, abbé de Saint-Cyran et son temps (1588-1638)*, *ibid.*, 1947-1948 ; t. V, *La Spiritualité de Saint-Cyran, ibid.*, 1962. Voir aussi *Jansénius d'Ypres (1585-1638)*, Paris, Etudes augustiniennes, 1989.

³⁹ Paris, Bloud et Gay, 1916-1936, 12 vol.

peu pertinente l'image de ce groupe séparé que la polémique et la persécution avaient fini par imposer. Il faut aussi créditer Henri Bremond de l'extraordinaire postérité qui a poursuivi son œuvre, et de tout le bénéfice qu'en ont tiré les études sur Port-Royal et sur Pascal : il est devenu évident que, pour bien comprendre Saint-Cyran, et ainsi, indirectement, Pascal, il ne faut pas partir seulement de Jansénius, mais surtout de Bérulle ; et que le *Mémorial* appelle un commentaire, sinon plus juste, du moins plus riche, que celui de Sainte-Beuve.

Dans ce monde religieux, une place à part doit évidemment être accordée aux jésuites. Eux aussi beaucoup mieux connus aujourd'hui, et apparaissant fort divers, en dépit des critiques générales dont ils sont l'objet, de la part de Pascal comme de celle de Sainte-Beuve. Il est parmi eux des hommes de cour, voire d'intrigue, mais aussi des mystiques, dont certains sont de tendance bérullienne. Il est surtout devenu impossible de méconnaître leur rôle constructeur, dans les missions, dans l'éducation, dans la culture. Est-ce à dire que Pascal, et Sainte-Beuve à sa suite, aient été injustes à leur égard ? Il faut surtout situer le conflit à un niveau beaucoup plus profond, où réside le véritable enjeu des *Provinciales* : il oppose deux conceptions du christianisme, que l'on peut qualifier grossièrement, l'une d'humaniste, l'autre de radicale, l'une franchement romaine, l'autre essayant de composer avec les divers esprits nationaux, l'une « triomphaliste », l'autre essentiellement intérieure ; et aussi, comme il ressort de ce dernier couple, deux types de culture, l'une accordant beaucoup aux sens et à l'imagination, à l'énergie de la volonté et au brillant de l'esprit, au décor et à l'éclat, l'autre tournée vers la connaissance de l'homme, vers l'analyse sans complaisance des passions, vers le naturel et la vérité du langage. D'un côté l'optimisme ; de l'autre le pessimisme. D'un côté l'ampleur et la tension baroques ; de l'autre la netteté et la mesure classiques. Entre *Les Provinciales*, la onzième se révèle occuper une place centrale.

Autres adversaires de Pascal, les libertins, dont il importe d'autant plus de bien saisir l'image que Sainte-Beuve se range assez nettement de leur côté et affiche à leur endroit une sympathie qui croît avec le temps. Or cette image aussi a été renouvelée en notre siècle, principalement grâce aux travaux d'Henri Busson⁴⁰ et de René Pintard⁴¹. La

⁴⁰ *La Vie religieuse française de Charron à Pascal*, Paris, Vrin, 1933 ; *La Religion des classiques, 1660-1685*, Paris, PUF, 1948.

⁴¹ *Le Libertinage érudit en France dans la première moitié du XVII^e siècle*, Paris, Boivin, 1943, 2 vol.

distinction fondamentale que celui-ci conduit à opérer entre libertins érudits et libertins mondains montre que Pascal vise surtout ces derniers, qu'il connaissait fort bien en la personne de Méré et de Mitton. Il tend d'ailleurs à réduire le cas des premiers à celui des seconds : opération réalisée grâce à la cure de scepticisme que l'auteur des *Pensées* commence par imposer à son lecteur.

Au-delà de la religion, au-delà du libertinage, la philosophie, prolongée par les sciences, domaines sur lesquels notre époque a aussi réalisé de considérables progrès. Sainte-Beuve n'ignore certes pas Descartes ; mais le rapport entre l'auteur du *Discours de la méthode* et celui des *Pensées*, sujet d'une attention privilégiée pour toute la critique actuelle, n'a pas été suffisamment approfondi dans le *Port-Royal*.

Mais dans quelle mesure les lacunes, les erreurs d'orientation altèrent-elles profondément l'image qui nous est proposée de Pascal, vu à travers Port-Royal ? En définitive, elles comptent peu, contrebalancées qu'elles sont par la puissance d'un esprit de synthèse qui démêle avec sûreté l'essentiel, si peu apparent qu'il soit au premier abord, et par la souplesse éminemment suggestive d'un langage qui, sous l'idée, fait ressortir les contours infiniment divers de la réalité humaine. A cet égard, on ne saurait trop attirer l'attention sur le *Discours préliminaire*⁴², texte d'autant précieux pour nous qu'il fut effectivement prononcé à Lausanne le 6 novembre 1837, c'est-à-dire à une époque où l'auteur voyait les grandes lignes de son sujet, mais n'était pas encore entré dans tous les détails de sa recherche. Or cette sorte d'ouverture, au sens musical du terme, quoique antérieure à la construction du cours et du livre, en fournit déjà tous les grands thèmes, dont un bon nombre seront repris et orchestrés, sans changement essentiel, dans la suite. La sûreté du regard d'ensemble s'était affirmée d'emblée.

Il y a beaucoup d'originalité dans le choix des diverses manières dont Sainte-Beuve envisage d'aborder son sujet. D'abord, bien sûr, « théologiquement ». Puis, « au point de vue [...] de la constitution civile du clergé » : une formule plus rigoureuse, et moins datée, serait celle du rapport entre Eglise et société. En troisième lieu, politiquement. Ensuite, « philosophiquement », « littérairement », « moralement », « poétiquement ». Sans doute tous ces points ne sont-ils pas traités avec une égale pertinence. Mais il est ces intuitions tellement

⁴² 1^{re} éd., t. I, p. 5-31 ; 3^e éd., t. I, p. 1-30.

puissantes que le progrès des recherches n'a fait qu'en confirmer le bien-fondé.

En préalable, puisque ce propos concerne Pascal, on ne peut omettre de souligner la place exceptionnelle que lui reconnaît Sainte-Beuve. Dès le *Discours préliminaire*, prenant une position hardie, mais, en dépit des réserves qu'elle peut appeler, singulièrement pénétrante, il distingue en Port-Royal trois esprits supérieurs, Jansénius, Saint-Cyran et Pascal, et place nettement au-dessous Arnauld et Nicole. Il y revient dans le cours du livre, pour y appuyer encore davantage, en caractérisant ces trois esprits par la « portée des vues » : « Très peu d'hommes à Port-Royal et dans tout le jansénisme ont eu cette portée de coup d'œil, et je les compte. Trois en tout et pour tout : Saint-Cyran, Jansénius et Pascal. C'est la génération vraiment grande »⁴³. Ce dernier passage vient à propos des discussions sur le formulaire, où Arnauld et Nicole, selon le critique, se montrèrent trop habiles et manquèrent de fermeté. Dans le *Discours préliminaire*, la portée du jugement est plus large ; elle concerne le fond théologique de Port-Royal⁴⁴.

A ce sujet, on ne peut douter que Sainte-Beuve a clairement perçu, au-delà de tout le détail des polémiques, la véritable signification du mouvement qu'on appelle « janséniste ». Il est né de la pénétration du christianisme moderne par les doctrines du pélagianisme et surtout du semi-pélagianisme. D'où la réaction de Jansénius et de Saint-Cyran, dont Pascal a été le continuateur. « Ces doctrines, dit-il, qui, en s'appuyant de la bonté du Père et de la miséricorde infinie du Fils, tendaient toutes à placer dans la volonté et la liberté de l'homme le principe de sa justice et de son salut, leur parurent pousser à de prochaines et désastreuses conséquences. [...] Ils prévirent qu'on était en train d'arriver par un chemin plus ou moins couvert, ... où donc ? à l'*inutilité du Christ Dieu* »⁴⁵. Certes l'histoire des écoles théologiques et celle de la culture occidentale sont un peu simplifiées ; mais le regard plonge au cœur des difficultés.

C'est encore d'amples perspectives, précieuses pour l'interprétation du dessein apologétique de Pascal, que Sainte-Beuve ouvre lorsqu'il essaie de saisir, dans le mouvement des esprits et de la « philosophie », la relation entre le XVI^e, le XVII^e et le XVIII^e siècle. Il s'en explique à deux reprises dans le *Discours préliminaire*. Il découvre une

⁴³ 1^{re} éd., t. III, p. 29 ; 3^e éd., t. III, p. 94.

⁴⁴ 1^{re} éd., t. I, p. 14-15 ; 3^e éd., t. I, p. 13-14.

⁴⁵ *Ibid.*, p.14-15 ; et p. 13-14.

continuité entre le premier et le dernier de ces siècles, caractérisés l'un et l'autre par l'affaiblissement du catholicisme et le progrès de la culture profane, voire de la libre pensée, continuité brisée seulement par le « glorieux » XVII^e siècle, « si réparateur et si beau », mais qui « mourra un jour comme tout entier ». Et le XVI^e semble recommencer : « On dirait que celui-ci a coulé obscurément et sous terre à travers l'autre, pour reparaître plus clarifié, mais non moins puissant, à l'issue »⁴⁶. Plus loin, il pose autrement la question : « Comment cette cause catholique, qui fut si grande de doctrine et de talent au dix-septième siècle, se trouva-t-elle si impuissante et désarmée du premier jour au début du dix-huitième »⁴⁷ ? La réponse accorde un rôle important à Port-Royal, comme foyer de ce qu'on appellerait aujourd'hui anti-humanisme, et aux querelles désastreuses dont il fut l'enjeu. Il y aurait beaucoup à nuancer dans ces vues, notamment dans le caractère trop radical de la différence instituée entre les trois siècles « modernes ». Mais ce qui a été merveilleusement suggéré, c'est la présence à demi-secrète d'un courant « libertin » au long du XVII^e siècle : fait devenu évident depuis les travaux de René Pintard. Il y revient dans les chapitres consacrés à Pascal, non pas d'ailleurs à propos des *Pensées*, mais des *Provinciales*, ou plutôt de la digression sur Molière dont elles sont l'occasion : « Le dix-septième siècle, considéré selon une certaine perspective, laisse voir l'incrédulité dans une *tradition directe et ininterrompue* ; le règne de Louis XIV en est comme miné »⁴⁸. L'idée d'un « envers du Grand Siècle » est déjà ici présente.

C'est Sainte-Beuve aussi qui a le premier traité un sujet souvent repris après lui, celui de la *rhétorique* de Pascal. Il l'a fait brièvement, mais avec beaucoup de justesse et de sûreté. Il a souligné avec bonheur la distance qui sépare l'auteur des *Provinciales* et des *Pensées* d'un Guez de Balzac, trop amoureux des figures. Toutefois, le naturel recherché n'exclut pas « le châtié, le concis », la soumission à un art obéissant à des règles. Attitude en contradiction avec celle d'un Saint-Cyran, qui préconisait la négligence et la spontanéité. Mais – et cette remarque est en effet essentielle – Pascal « a concilié le sérieux du chrétien avec les scrupules de l'écrivain ». Aussi bien l'accord demeure-t-il, en profondeur, entre les deux grands esprits de Port-Royal. De part et d'autre, même quête de la simplicité, de la sincérité, d'un langage qui vienne du cœur. « On arriverait ainsi sans trop de

⁴⁶ *Ibid.*, p. 8-9 ; et p. 8-9.

⁴⁷ *Ibid.*, p. 20 ; et p. 19.

⁴⁸ 1^{re} éd., t. III, p. 229-230 ; 3^e éd., t. III, p. 303.

peine à montrer dans le style de Pascal la perfection du style chrétien selon Port-Royal, c'est-à-dire du style de vérité »⁴⁹. Même dans l'ordre du style, le véritable éclairage auquel il convient de soumettre Pascal est celui de Port-Royal. Sainte-Beuve a su parfaitement en jouer.

Ces grands exemples suffisent à faire la preuve d'un esprit de synthèse puissant et clairvoyant, dont la compréhension s'étend à tous les aspects de son sujet, et, quand il est nécessaire, va même bien au-delà. On a vu que nombre d'intuitions gardent aujourd'hui leur valeur. Même lorsqu'elles appellent des réserves, elles demeurent toujours un excellent stimulant pour l'historien et le critique.

*
**

Reprenant pour la seconde édition du *Port-Royal*, en 1860, le livre consacré à Pascal, Sainte-Beuve, plus obsédé que jamais par les travaux de ses concurrents, introduit cette note : « Ceux qui [...] ont fait ou prétendu faire de si grandes découvertes sur Pascal et sa sœur, et toujours d'après les manuscrits, et en s'en donnant tous les honneurs, ont beaucoup compté (et ils ont eu raison) sur le peu de connaissance du public en ces matières et sur l'inattention de nos soi-disant juges, messieurs les critiques, qui sont plus nombreux et font cependant plus défaut en ce temps-ci qu'en aucun autre »⁵⁰. Sous une forme inutilement agressive et en se flattant un peu, le critique réduisait ainsi à néant Victor Cousin et Faugère, en signifiant que sa propre documentation, notamment manuscrite, recouvrait la leur et la valait bien. Dans la réédition finale de 1867 apparaît une autre note, plus modérée, et même apparemment modeste, où il déclare vouloir observer, dit-il, « le progrès qui s'est fait successivement sur Pascal, et auquel moi-même, en quelques points, j'ai tâché de contribuer »⁵¹. En vérité, même si les sources, de part et d'autre, sont effectivement à peu près les mêmes, le sillon tracé par Sainte-Beuve ne coupe guère celui de Victor Cousin et de Faugère. Au premier doit être reconnu le mérite de l'initiative ; aux deux autres celui d'avoir véritablement ouvert le champ des études pascaliennes modernes. Le premier n'a rien dit qui pût faire soupçonner la nécessité d'une nouvelle édition des *Pensées*. Les deux autres, sans se ménager mutuellement, ont, par de nouveaux apports de textes, par des classements nouveaux, par des

⁴⁹ *Ibid.*, p. 375-379 ; et p. 459-463.

⁵⁰ 2^e éd., 1860, p. 378, n. 2, *in fine* ; 3^e éd., 1867, p. 381, note.

⁵¹ 3^e éd., p. 379, n.1.

interprétations nouvelles, servi en commun de guides à tous ceux qui ont ensuite édité et commenté les *Pensées*. La « lecture » sceptique et romantique de Victor Cousin a longtemps triomphé et n'a cessé de peser sur la critique. Sainte-Beuve s'était installé dès le départ dans une sorte de seul à seul avec Pascal, et il a tout fait pour y rester. Il n'a pas pour autant été mis au second plan, loin de là. Si le *Port-Royal* n'était pas fait pour inspirer directement de nouveaux travaux, c'est qu'il n'avait pas cette fin et qu'il se suffisait à lui-même. Aussi bien, si les éditeurs successifs des *Pensées*, malgré le brillant de chacun d'eux, n'ont cessé de faire oublier leurs prédécesseurs, le *Pascal* de Sainte-Beuve est toujours demeuré irremplaçable ; il a conservé son actualité encore aujourd'hui. Actualité brûlante en ce qu'un effort incomparable d'intelligence et de sympathie s'y combine avec une tension, une tentation du refus suivie d'un refus affirmé : duel où palpite l'humanité de toujours. Actualité aussi par la force de suggestion qui s'en dégage, par l'incitation à la réflexion qu'il enferme, par le modèle qu'il fournit, même dans ses parties les plus évidemment périmées, d'une sorte d'histoire totale, où la totalité se réduirait à ce qui est proprement humain.